

Thomas Loué

Du présent au passé : le temps des historiens

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Thomas Loué, « Du présent au passé : le temps des historiens », *Temporalités* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 09 juillet 2009. URL : <http://temporalites.revues.org/index60.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ADR Temporalités

<http://temporalites.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://temporalites.revues.org/index60.html>

Document généré automatiquement le 09 juillet 2009.

© Temporalités

Thomas Loué

Du présent au passé : le temps des historiens

- 1 « Réalité concrète et vivante rendue à l'irréversibilité de son élan, le temps de l'histoire [...] est le plasma même où baignent les phénomènes et comme le lieu de leur intelligibilité » écrivait Marc Bloch au printemps 1941. Cette simple remarque suffit à dire l'étendue d'une question dont quelques aspects seulement seront ici discutés et qui renvoie directement à l'exercice de la profession historique. Un « métier d'historien » dont on peut se demander du reste si, aujourd'hui, il a encore beaucoup à voir, dans ses pratiques et ses institutions, avec celui auquel Marc Bloch se référait. De fait, l'effet de la spécialisation voire l'éclatement disciplinaire ont désormais atteint un tel degré que la fragmentation du champ historique rend difficile, ou même inexistant, le dialogue entre différents secteurs de la recherche historique (Tackett, 1995), bien loin de l'ambition globalisante des premières *Annales* (Dosse, 1987). Ce qui nous ramène inéluctablement vers cette autre assertion classiquement énoncée que l'on retrouve tant sous la plume de Benedetto Croce que sous celle d'Antonio Gramsci ou de Marc Bloch et selon laquelle toute histoire est nécessairement contemporaine. Non pas seulement parce qu'elle est induite par des questionnements qui le sont mais aussi parce que la situation sociale de l'historien est historiquement déterminée. Ce qu'Henri-Irénée Marrou explicitait dans un essai ancien mais toujours très utilisé par les historiens : « Nous ne pouvons isoler, sinon par une distinction formelle, d'un côté un objet, le passé, de l'autre un sujet, l'historien » (Marrou, 1954). Une évidence assez banale pourrait-on dire pour qui se penche un tant soi peu sur l'exercice de son « métier » et qui paradoxalement ne va pas de soi en ce que la confusion de l'objet et du sujet est ici tout aussi banale et qui signale toute l'occultation du rapport ou de la « socioanalyse » des historiens à leur propre temps (Bourdieu et Wacquant, 1992). C'est donc bien dans une double perspective qu'il faut envisager le rapport des historiens au temps : d'une part parce que l'historien, praticien disciplinaire, est un acteur socialement et historiquement situé et que l'histoire, production discursive, est - implicitement ou non pour l'ensemble de la communauté historique - régressive dans la problématisation des approches du passé ; d'autre part parce que le temps est une matière première, « le plasma même où baignent les phénomènes », pour reprendre les termes de Bloch. C'est-à-dire qu'il est tout à la fois l'objet même de ce discours et le « lieu de leur intelligibilité », ce qui, il faut bien l'avouer, n'est pas nécessairement une donnée immédiate, tant les différenciations entre temps et chronologie, temporalité et diachronie, ne sont pas toujours bien observées.
- 2 À l'évidence, cette distinction entre temps subjectif et objectif construit un objet extrêmement large qu'un court ensemble de réflexions ne peut à lui seul prendre en charge. Aussi laisserai-je de côté, autant que possible, la manière dont les historiens ont pu faire du temps un objet d'intelligibilité dans leur recherche : des analyses aujourd'hui connues et reconnues comme l'article classique d'Edward P. Thompson sur le temps et l'industrialisation au XVIII^e et XIX^e siècles (Thompson, [1967], 2004), ceux de David Landes (1987) ou bien encore les travaux plus récents d'Alain Corbin (1995) ou de Christophe Studeny (1995) montrent la diversité et l'étendue d'approches historiographiques (Leduc, 1999 & 2000). On s'attachera en revanche à interroger quelques aspects des rapports entre la relation au temps des sociétés modernes et des historiens qui en sont le produit, et l'écriture de l'histoire – et de quelle histoire : une anecdote l'illustre bien. Lorsque Raul Hilberg débuta ses recherches sur le génocide juif sous la direction de Franz Neumann à la fin des années 1940, ce dernier en bon patron de thèse lui conseilla de choisir un sujet plus « porteur ». La modestie de la carrière universitaire de Hilberg – qui ne réussit à publier son livre que difficilement et dans l'indifférence générale,

six ans après sa soutenance (Hilberg, [1961] 1988) – dans une modeste université du Vermont¹ montre que Neumann était sans doute un bon patron de thèse à ceci près qu'il ne pouvait évidemment savoir que quarante ans plus tard, la « mémoire d'Auschwitz » deviendrait le socle de la mémoire collective internationale...

I. La naissance de l'histoire dans l'émergence d'un nouveau régime d'historicité

- 3 L'histoire est fille d'un nouveau régime d'historicité : l'histoire, entendue dans son sens moderne, naît avec la Révolution et le XIX^e siècle peut légitimement être appelé le « siècle de l'histoire » non seulement parce qu'il marque l'émergence de l'histoire, – comme « discipline » à part entière, dégagée des *Historia Magistra Vitae*, de la philosophie et de la littérature, – mais aussi parce qu'il est le premier à s'ausculter, se représenter, s'auto-analyser (Corbin et *alii*, 1999). À cet égard, la Révolution française (ses acteurs du moins) est sans doute le premier événement conscient de lui-même, à se penser et à se dire comme tel, c'est-à-dire comme action, et donc comme un présent autour duquel s'articulent passé et futur : le discours révolutionnaire, de la « tabula rasa » à la « régénération » signale cette tension entre passé, « l'ancien régime » et le futur, ici l'eschatologie révolutionnaire. C'est alors que naît ce régime d'historicité futuriste qui entre « champs d'expérience » et « horizon d'attente » constitue la condition historique de la naissance de l'histoire (Koselleck, 1990). L'ensemble du XIX^e siècle est marqué par ces lectures du passé et du futur à l'aune d'un événement qui s'éloigne progressivement au cours du siècle en secrétant de puissants systèmes de représentations et qui s'enrichit donc tout au long du siècle d'une grande polysémie allant des analyses libérales-conservatrices (« comment terminer la Révolution » se demande François Guizot²) aux idéologies révolutionnaires ou utopiques : le « temps des prophètes » (Bénichou, 1977 ; Riot-Sarcey, Bouchet et Picon, 2002) qui culmine dans un premier temps avec le « christ des barricades » et l'esprit quarante-huitard (Bowman, 1987). Il y a bien là une « brèche » pour reprendre les termes de l'analyse d'Hannah Arendt, discutée et reprise par François Hartog qui fonde un passé et un futur, dont la conséquence intellectuelle tout autant qu'institutionnelle est la naissance de « l'histoire ». Histoire entendue comme discours moderne sur le passé, d'abord sous sa forme romantique dont Augustin Thierry ou Jules Michelet sont les plus illustres représentants (Walch, 1978) mais qui ne doivent pas nous faire oublier la longue et puissante tradition historiographique contre-révolutionnaire qui culmine à la fin du XIX^e siècle avec Hippolyte Taine dont le seul titre *Les Origines de la France contemporaine* suffit à dire combien la contemporanéité est lue à la lumière de ce nouveau régime d'historicité. Le passé imprègne désormais fortement le discours du présent (El Gammal, 1999).
- 4 Cet événement fondateur ou ce trauma initial, berceau de la discipline historique, est donc affaire idéologique et politique puis devient aussi affaire d'État avec l'institutionnalisation progressive de la discipline historique (Carbonell, 1976) et la toute aussi lente émergence de l'histoire dans l'enseignement scolaire (Garcia et Leduc, 2003). Ce moment révolutionnaire (et romantique), en fondant une nouvelle articulation passé-présent-futur, s'inscrit donc dans le temps du contemporain et dépasse bien largement le cadre national ou plus exactement contribue à la fondation des cadres nationaux, produit de l'identité nationale en recherchant dans le passé les fondations du futur (Thiesse, 1999). C'est donc tout logiquement au XIX^e siècle que les grandes écoles historiques française, allemande mais aussi britannique ou italienne voient le jour dans un complexe de réciprocitys générant autant d'échanges et que de rivalités³.
- 5 En France, l'institutionnalisation universitaire de la discipline historique (Noiriel, [1990] 1996) procède clairement des impératifs de l'État. La République pédagogue et enseignante, dans la filiation comtienne, redéfinit ainsi le rapport au savoir en privilégiant celui au passé et comme l'écrit Claude Nicolet : « elle ne peut procéder par voie d'autorité, sociale ou historique, sans

se contredire et se nier elle-même. Elle doit d'abord créer sa propre légitimité, et d'abord sur le plan conceptuel » (Nicolet, 1982). Toute la génération méthodique qu'incarne la figure de Charles Seignobos s'inscrit dans cette pédagogie républicaine qui fait du passé la légitimation du présent et construit donc une tension inédite entre l'impératif du discours intellectuel et celui de l'État (Charle, 1998). Les attaques en règle dont fera l'objet cette « école méthodique » tient autant aux positions de pouvoir qu'elle s'est faite en construisant l'histoire universitaire qu'à l'écart entre ses propositions épistémologiques et ses productions empiriques (Prost, 1994).

II. Le temps dans l'histoire institutionnalisée : le temps et la défense institutionnelle de l'histoire

- 6 La réaction de Lucien Febvre et Marc Bloch face aux impératifs politiques de cette historiographie républicaine est consécutive au traumatisme historique de la Première Guerre mondiale. Dans le roman familial de l'historiographie française, ces deux purs produits de l'école méthodique, avec des variantes et un degré d'intensité moindre sans doute chez le second, ont bien cherché à tuer le père et à s'imposer en s'opposant. Conquête institutionnelle – puisque l'institution désormais existe – autant qu'offensive épistémologique, la geste des *Annales* a pour objectif, non pas de rompre les ponts entre passé légitimant et présent à légitimer, mais à autonomiser le discours historique des impératifs politiques du présent et à réarticuler les rapports de l'historien au passé : la leçon inaugurale de Lucien Febvre à l'Université de Strasbourg le 4 décembre 1919, à l'ombre de la mémoire de Fustel de Coulanges pour lequel l'histoire « ne sert à rien » (Hartog, 1988) est bien connue, qui fustige « l'histoire serve » et proclame hautement le refus des historiens d'être « missionnaires d'Évangile national officiel » (Febvre, 1920). On sait combien le discours de Febvre est sujet à caution, retravaillé dans ses rééditions ; combien aussi l'homme fit preuve de prudence dans ses stratégies de carrière⁴.
- 7 Et du reste, il faudrait s'interroger sans doute plus sérieusement, à la lumière d'une sociologie universitaire des historiens français, – encore relativement mal connue⁵, – sur le degré de représentativité des « Annales » dans les années 1930-1950. Un rapide coup d'œil sur les professeurs en poste en Sorbonne, nous montrerait à coup sûr que pour un Labrousse, arbre cachant la forêt, elle demeurerait peuplée de Victor-Lucien Tapié, Guy Palmade, Pierre Renouvin ou Charles-Hippolyte Pouthas qui, dans des styles certes différents, ne peuvent guère être rapprochés du courant, au moins de la revue, des *Annales*. À l'évidence, lorsque l'on parle ici des « historiens », une certaine prudence s'impose. Les spécialistes actuels de l'historiographie, en insistant avec une trop grande force sur la visibilité des *Annales* créent sans doute des effets de distorsions, sinon des « trous de mémoires »⁶, cédant sans doute en cela au mythe des origines et cherchant le prestige des grands ancêtres chez Lucien Febvre et Marc Bloch plutôt que chez Félix Ponteil ou Marcel Dunan.
- 8 Une part de « l'entreprise intellectuelle » des *Annales* (Burguière, 2006), outre sa visée interdisciplinaire bien connue et largement commentée, a aussi consisté à réinjecter de la distance entre le sujet historien et l'objet historique : la célèbre dénonciation de l'anachronisme chez Febvre va dans le sens de cette revendication historienne de l'épaisseur temporelle : « On ne saurait mieux dire, ni plus nettement dénoncer le danger : celui de vouloir passer directement (et sans même soupçonner la difficulté) des sentiments et des idées qui sont les nôtres aux sentiments et aux idées que des mots pareils, ou que les mêmes mots générateurs des plus graves confusions par leur hypothétique et fallacieuse identité – servent toujours à signifier, à quelques siècles de distance parfois » (Febvre, 1953). Ce sont là par exemple des propos qu'Alain Corbin fait siens lorsqu'il propose une « exploration de l'inactuel » (1994) même s'il se les réapproprie avec les mots de Marc Bloch. Non pas que la première génération ait cherché à se couper du présent, bien au contraire, et comme l'écrit Marc Bloch quelques

mois après *L'Étrange défaite* : « Certains, estimant que les faits les plus voisins de nous sont par là même rebelles à toute étude vraiment sereine, souhaitent seulement épargner à la chaste Clio de trop brûlants contacts. Ainsi pensait, j'imagine mon vieux maître. C'est, assurément, nous prêter une faible maîtrise de nos nerfs. C'est aussi oublier que, dès que les résonances sentimentales entrent en jeu, la limite entre l'actuel et l'inactuel est loin de se régler nécessairement sur la mesure mathématique d'un intervalle de temps. »⁷ Plus que l'idée de dépolitiser l'histoire ou de faire revenir les historiens dans leurs bibliothèques et tours d'ivoire, la revendication d'une altérité essentielle imposée par le temps distinguant un passé et un présent constitue ici un impératif de la condition historique : elle permet aussi d'en réaffirmer l'autonomie.

- 9 Mais c'est avec Fernand Braudel que le temps devient une construction intellectuelle de première importance, non plus pour se dégager de la vieille garde méthodique des années 1930 mais pour réaffirmer la prééminence de l'histoire dans les sciences sociales au milieu des années 1950. La thèse de Braudel sur la Méditerranée au temps de Philippe II (Braudel, 1949) est doublement emblématique de l'affirmation des *Annales* à la fois parce qu'elle érige l'espace en objet mais aussi parce qu'elle le fait en conceptualisant des temporalités propres à ce nouvel objet. Remarquons cependant qu'en même temps que Braudel, sinon antérieurement (sa thèse date de 1933), Ernest Labrousse avait déjà fait de la différenciation des temporalités, à travers l'emboîtement de ses trois plans d'analyse, l'économique, le social et le mental, le socle d'une historiographie appelée à un succès certain dans les années 1950-1960 (Labrousse, 1948).
- 10 Les trois temps braudéliens, géographique, social et individuel sont présentés dès l'introduction de la thèse rédigée en 1946. Néanmoins, avec la rédaction de son célèbre article sur la « longue durée » (Braudel, 1958), la question du temps retrouve une finalité qui n'est plus seulement épistémologique mais aussi institutionnelle. Que l'article ait été publié dans la rubrique « débats et combats » des *Annales* n'est pas anodin : on le sait, il participait de la réponse historique aux nouveaux défis lancés par les sciences sociales, notamment l'anthropologie lévi-straussienne : « Il y a crise générale des sciences de l'homme », proclamait Braudel dès la première ligne de son article qu'il achevait par un déni des discussions sur les frontières disciplinaires et sur un « appel à la discussion » dont, à l'évidence, il pensait qu'elle préserverait la suprématie de l'histoire dans les sciences humaines. Si l'on ne peut sans doute pas parler d'instrumentalisation du temps à travers la promotion de la longue durée, on peut néanmoins y voir « une réponse de réassurance identitaire » (Delacroix, 1995). Et l'on sait, par ailleurs, comment les *Annales* des années 1960 ont su mettre « en œuvre une stratégie de captation en se portant sur les fronts ouverts par d'autres » (Chartier, [1989] 1998) et trouver, dans l'histoire des mentalités notamment, une réponse à l'émergence des autres sciences sociales.
- 11 De ce point de vue, la question du temps demeure une donnée centrale dans l'historiographie des *Annales*, toujours parce qu'elle permet de s'affirmer en s'opposant, non plus à une école historique dominante mais à la matrice même qui fit son succès dans les années 1930, dans la lignée de « l'esprit de Strasbourg » : le dialogue avec les autres disciplines (Revel, 1979). Que les impératifs soient d'ordre politique ou intellectuel, le temps demeure inséré dans le même régime d'historicité où la « brèche » du présent, reste *a priori* - on y reviendra pour conclure - la modalité de distinction d'un passé et d'un futur. Aujourd'hui, il semble que les historiens soient pris dans un présent plus complexe, un présent « dilaté » dans lequel le passé, par la médiation de la mémoire d'une part et le futur par l'incertitude d'un avenir ramené à l'action dans le présent, soient désormais difficilement distingués.

III. Les historiens dans un nouveau régime d'historicité ? « Présentisme », histoire et mémoire.

- 12 La leçon inaugurale d'Emmanuel Leroy-Ladurie au Collège de France en décembre 1973 constitue, d'une certaine manière, l'ultime aboutissement de la filiation braudélienne qui pousse à l'extrême la notion de longue durée, c'est-à-dire du ralentissement des rythmes temporels dans le passage du temps historique vers un temps climatique. Cet héritage de la deuxième génération se paie néanmoins au prix d'un éloignement du legs de la première ; d'une histoire qui pour Lucien Febvre et Marc Bloch était avant tout celle du changement et des hommes.
- 13 Mais surtout, cette troisième génération sera chargée de répondre à la demande sociale d'histoire qui apparaît avec de plus en plus de force dans l'espace public et fera les succès de librairies que l'on connaît, de Montailou (Leroy-Ladurie, 1975) à Guillaume le Maréchal (Duby, 1973), tandis que les maisons d'édition imposent progressivement les grandes synthèses à destination à la fois d'un public lettré de masse et d'un public étudiant élargi : « L'Univers Historique »⁸ et « La nouvelle histoire de la France contemporaine », sont fondés aux éditions du Seuil sous la direction de Michel Winock au début des années 1970, tandis que Pierre Nora lance en 1971 la « Bibliothèque des histoires ». Une demande sociale à laquelle répondent aussi les éditeurs à travers le lancement (généralement autour de Noël) des grandes histoires de France : Hachette et Fayard notamment, mais aussi les héritiers de Febvre et Bloch avec leur *Histoire de la France* publiée au Seuil qu'ils veulent différente par son approche thématique originale (Burguière et Revel, 1993)⁹.
- 14 Cette demande sociale d'histoire s'explique très largement par les transformations sociales, politiques et culturelles de la société française dans les années 1970 mais, au-delà « du monde que nous avons perdu », interroge aussi plus fortement le trauma historique de la génération précédente, la Seconde Guerre mondiale. Le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale fondé en 1951 sous l'autorité du Premier ministre et longtemps dirigé par Henri Michel et organisé autour d'un réseau de correspondant départementaux devient en 1978 l'Institut d'Histoire du Temps Présent, rattaché au CNRS marquant ainsi l'institutionnalisation universitaire de cette période récente et la prise en charge des recherches historiques par les « professionnels » de l'histoire. La qualification de « temps présent » marque, selon François Bédarida (2001), un « tournant historiographique [...] grâce à la réintégration du présent dans le territoire de l'historien » (à considérer qu'il ait jamais disparu) mais aussi le début du brouillage entre la production historique aux prises avec l'anamnèse de Vichy¹⁰ et de la Shoah qui envahissent progressivement l'espace public dans ses déclinaisons judiciaire (procès Barbie, Papon, Touvier, etc.), médiatique (télédiffusion de la série *Holocauste* en 1987, de *Shoah* de Claude Lanzmann tourné entre 1974 et 1985, etc.) et les sollicitations de plus en plus fortes de la mémoire¹¹. C'est alors aussi que cette dernière devient objet d'histoire à travers la longue entreprise des *Lieux de Mémoire*¹² ou plus spécifiquement du premier livre d'Henry Rousso, publié en 1987, *Le Syndrome de Vichy* qui propose le schéma amnésie-anamnèse-hypermnésie, c'est-à-dire utilise des catégories d'analyse spécifiquement mémorielles dans l'analyse historique (Rousso, 1987).
- 15 La fondation de l'IHTP (1978) – mais aussi celle de l'EHESS (1975) – est par ailleurs caractéristique d'un autre phénomène qui conduit à réfléchir sur l'identité du « métier d'historien » entre l'époque de Marc Bloch et les années 1970. Par son analyse des « intellectuels de gouvernement » et à partir des exemples de François Furet (président de l'EHESS) et de René Rémond (président de l'IHTP), Gérard Noiriel a montré comment s'organise, dans la tension entre le savant et le politique, un espace (que Seignobos ou Lavissee occupèrent en leur temps) dans lequel le capital universitaire de l'historien a essentiellement pour fonction de légitimer sa dimension médiatique (Noiriel, 2005). Les positions de pouvoir

et la puissance des réseaux de ces historiens sont d'un poids considérable et s'alimentent de l'acuité des questions mémorielles. En position d'expert représentant l'ensemble de la profession dans le cas de René Rémond (affaire Touvier par exemple) ou en garant de l'autonomie de l'histoire dans le cas de la pétition dite des « 19 » en réaction contre les empiètements législatifs du pouvoir politique en novembre 2005, les historiens médiatiques, « intellectuels de gouvernement » parlent non pas au nom de tous, mais assurent l'interface entre le milieu professionnel et la société, mais ne le font qu'au prix de graves distorsions et contorsions¹³. Cette puissance de feu médiatique, conjuguée à un poids institutionnel et éditorial lourd contribue assurément à réduire l'autonomie du discours historien déjà soumis à une forte demande sociale et mémorielle.

- 16 Depuis les années 1980, cette tendance n'a fait que se confirmer. Le poids de plus en plus lourd des « vingtiémistes » dans l'historiographie contemporaine mais aussi celui de l'après 1945 - au point que certains s'inquiètent de la disparition de l'enseignement du XIX^e siècle (Caron et *alii*, 1990) - dans les programmes scolaires en voie de « patrimonialisation »¹⁴, le vote successif de « lois mémorielles », les nouveaux débats sur la colonisation en 2005 et les risques d'ethnisation des rapports sociaux qui en découlent, etc. : la liste serait longue qui impose désormais le triptyque histoire-mémoire-identité comme un socle difficilement contournable pour des historiens en permanence interpellés (Dumoulin, 2003). Soulignons par ailleurs que si l'on se plaît à dire que l'histoire tient en France une position singulière, le phénomène est en fait très international : l'effondrement du système soviétique marque le signal de nouveaux questionnements des sociétés est européennes, très sensibles dans les Pays Baltes mais aussi en Pologne ou en Hongrie, vis-à-vis de leur passé (Bonnafox, De Cock et Falaize, 1987). De même, les années 1990 ont vu en Israël d'importantes polémiques autour des travaux des « nouveaux historiens » qui remettaient en cause le roman national des origines de l'État juif pendant la guerre de 1948 en mettant l'accent sur le « nettoyage ethnique » des populations palestiniennes (Pappé, 1992 & 2006). En Italie, la révision historiographique du fascisme autour de l'œuvre de Renzo de Felice¹⁵ a été aussi l'objet d'une importante instrumentalisation visant à saper les bases d'un système républicain fondé sur l'antifascisme de l'après-guerre expliquant ainsi la réintroduction des héritiers du fascisme dans le champ politique des années 1990 (Bechelloni, 2002). Et bien sûr, l'Allemagne n'a pas échappé à cette conjoncture. La communauté historique a été là encore fortement ébranlée, depuis *Historikerstreit* (1986-1988) puis l'émergence d'une « mémoire d'Auschwitz » (Traverso, 2005, chap. V notamment), par ce « retour du refoulé » donnant naissance dans les années 1990 à la naissance de l'école judéocidaire allemande¹⁶ qui, en faisant de la « mémoire d'Auschwitz » l'horizon indépassable de ses travaux, a évacué les anciens concepts, notamment celui de fascisme, de son analyse du nazisme (Husson, 2002).
- 17 On pourrait là encore allonger une liste qui, de l'Espagne à l'Argentine, de la Russie à l'Afrique du Sud, dans des conjonctures nationales singulières et selon des modalités spécifiques, montrerait que les rapports de l'histoire et de la mémoire sont devenus d'une prégnance telle aujourd'hui qu'il est difficile de ne pas songer à la notion de « présentisme » proposée par François Hartog : « Aujourd'hui, la lumière est produite par le présent lui-même, et lui seul. En ce sens (seulement), il n'y a plus ni passé ni futur, ni temps historique, s'il est vrai que le temps historique s'est trouvé mis en mouvement par la tension entre champ d'expérience et horizon d'attente. Faut-il estimer que la distance entre l'expérience et l'attente s'est à ce point creusée qu'elle est allée jusqu'à la rupture ou que nous sommes, en tout cas, dans un moment où les deux catégories se trouvent comme désarticulées l'un par rapport à l'autre ? Qu'il s'agisse d'une situation transitoire ou d'un état durable, reste que ce présent est bien le temps de la mémoire et de la dette, de l'amnésie au quotidien, de l'incertitude et des simulations. Dans ces conditions, décrire ce présent – ce moment de crise du temps –, en reprenant et prolongeant les suggestions d'Hannah Arendt, comme une « brèche » entre le passé et le futur, ne convient

plus. Notre présent se laisse mal saisir comme cet « étrange entre-deux » dans le temps, « où l'on prend conscience d'un intervalle qui est entièrement déterminé par les choses qui ne sont plus et par les choses qui ne sont pas encore. ». Il ne se voudrait déterminé que par lui-même. Tel serait donc le visage du présentisme de ce présent : le nôtre. » (Hartog, 2004)

18 L'histoire est née d'un nouveau rapport au temps et d'articulation, nouvelle, de ce dernier, par l'irruption brutale d'un présent immédiatement historicisé puis elle s'est progressivement instituée comme registre de discours autonome autour d'une profession structurée. L'instrumentalisation politique du passé dans la construction des États-Nations et des mémoires collectives, et qu'illustre le « moment Lavisser » (Garcia et Leduc, 2003) en France, participe de la construction d'une mémoire collective nationale dans laquelle les historiens font figures « d'entrepreneurs de mémoire », ou plus exactement de sous-traitant rémunéré par l'État. La réaction des *Annales*, dans sa dimension tant institutionnelle qu'épistémologique, apparaît essentielle en ce qu'elle a permis de reconceptualiser la notion de temps à la fois dans le rapport de l'historien au passé, en réintroduisant toute l'épaisseur temporelle mais aussi, en enrichissant les problématiques par la pluralité des temporalités et enfin, - et peut-être surtout - en revendiquant son autonomie par rapport au pouvoir. C'est sans doute pour cela qu'aujourd'hui les historiens aiment à y reconnaître leurs grands ancêtres, au détriment sans doute d'une vraie connaissance de la sociologie historique de leur milieu professionnel. Néanmoins, le retour des grands ancêtres, la meilleure connaissance que l'on en a par la publication de sources (Müller 1994-2003), sont aussi l'occasion pour les historiens non seulement de retrouver une partie de leur histoire, c'est-à-dire d'établir un nouveau rapport à leur propre passé, mais aussi – et à travers cela – de refuser l'interpellation permanente du présent, les agressions à répétition du pouvoir politique dominant et de mettre à disposition d'une communauté civique saturée de mémoire et de patrimoine les instruments pour la compréhension de son passé. En bref, de défendre l'autonomie fragilisée de leur discipline, c'est-à-dire leur propre identité.

Bibliographie

ALY Götz & HEIM Suzanne, 1991. *Vordenker der Vernichtung: Auschwitz und die deutschen Pläne für eine neue europäische Ordnung*, Hamburg, Hoffmann und Campe [trad. fr. 2006. *Les architectes de l'extermination. Auschwitz et la logique de l'anéantissement*, Paris, Calmann-Lévy].

BECHELLONI Antonio, 2002. « Le débat historiographique italien autour du fascisme et de l'antifascisme », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 68.

BÉDARIDA François, 2001. « Le temps présent et l'historiographie contemporaine » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 69.

BÉNICHOU Paul, 1977. *Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard

BERSTEIN Serge et BORNE Dominique, 1996. « Les nouveaux programmes d'histoire des lycées », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 49.

BLOCH Marc, 1946. *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940, avant-propos de G. Altman*, Paris, Éditions Franc-Tireur.

BLOCH Marc, [1941] 1974. *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin.

BONNAFOUX Corinne, DE COCK Laurence et FALAISE Benoît, 1987. *Histoire et mémoire à l'école républicaine*, Paris, Armand Colin.

BOURDIEU Pierre et WACQUANT Loïc, 1992. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil.

BOWMAN Franck-Paul, 1987. *Le Christ des barricades : 1789-1848*, Paris, Éditions du Cerf.

BRAUDEL Fernand, 1949. *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, Paris, Armand Colin.

- BRAUDEL Fernand, 1958. « Histoire et Sciences sociales : la Longue durée », *Annales. Économie. Sociétés. Civilisations*, XIII, 4.
- BURGUIÈRE André et REVEL Jacques (dir.), 1993. *Histoire de la France*, Paris, Seuil, 4 volumes.
- BURGUIÈRE André, 2006. *L'école des Annales : une histoire intellectuelle*, Paris, Odile Jacob.
- CARBONELL Charles-Olivier, 1976. *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français (1865-1885)*, Toulouse, Privat.
- CARON Jean-Claude et alii, 1990. « Le XIX^e siècle en question », 1848. *Révolution et mutations au XIX^e siècle*, 6.
- CHARLE Christophe, 1998. « L'historien entre science et politique : Charles Seignobos » in *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil.
- CHARTIER Roger, 1989. « Le Monde comme représentation », *Annales. Économie. Sociétés. Civilisations*, 6, in Chartier, 1998.
- CHARTIER Roger, 1998. *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitude et inquiétude*, Paris, Albin Michel.
- CORBIN Alain, 1994. *Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes du XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- CORBIN Alain (dir.), 1995. *L'Avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier.
- CORBIN Alain et alii (dir.), 1999. *L'Invention du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Klincksieck/Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- DE FELICE Renzo, 1965. *Mussolini il rivoluzionario 1883-1920*, Turin, Einaudi.
- DELACROIX Christian, 1995. « La Falaise et le rivage. Histoire du « tournant critique » », *Espace-Temps. Le Temps réfléchi. L'histoire au risque des historiens*, 59/61.
- DELACROIX Christian, DOSSE François et GARCIA Patrick, [1999] 2002. *Les Courants historiques en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Armand Colin.
- DÉMIER Francis, 1997. « “ Comment naissent les révolutions ”... Cinquante ans après » in *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 14, 1.
- DIGEON Claude, 1959. *La Crise allemande de la pensée française (1871-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DOSSE François, 1987. *L'Histoire en miettes. Des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte.
- DUBY Georges, 1973. *Le Dimanche de Bouvines : 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard.
- DUMOULIN Olivier, 1983. *Profession historien, 1919-1939. Un « métier » en crise ?*, Thèse d'histoire, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- DUMOULIN Olivier, 2003. *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel.
- EL GAMMAL Jean, 1999. *Politique et poids du passé dans la France « fin de siècle »*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- FEBVRE Lucien, 1920. « L'histoire dans un monde en ruine », *Revue de Synthèse*, juin.
- FEBVRE Lucien, 1953. « Histoire et psychologie », *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
- GARCIA Patrick et LEDUC Jean, 2003. *L'enseignement de l'histoire en France de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, Armand Colin.
- GENTILE Emilio, 2008. *Renzo de Felice. L'historien dans la cité*. Paris, Éditions du Rocher.
- HARTOG François, 1988. *Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HILBERG Raul, [1961]. *The destruction of the European Jews*, Chicago, Quadrangle Books. 1988. *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard.
- HUSSON Edouard, 2002. « Les historiens et la mémoire du passé nazi (en République Fédérale d'Allemagne) » *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 68.

- KOSELLECK Reinhardt, 1990. *Le Futur passé : contribution à une sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- LABROUSSE Ernest, 1948. « 1848-1830-1789 : comment naissent les révolutions ? » in Comité français des sciences historiques, *Actes du congrès historique du centenaire de la Révolution de 1848*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LANDES David, 1987. *L'Heure qu'il est : les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris Gallimard.
- LEDUC Jean, 1999. *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écriture*, Paris, Seuil
- LEDUC Jean, 2004. « La construction du temps chez les historiens universitaires français de la seconde moitié du XX^e siècle », *Temporalités. Productions. Usages. Figures*, 1.
- LEROY-LADURIE Emmanuel, 1975. *Montaillou, village occitan : 1294-1324*, Paris, Gallimard.
- MARROU Henri-Irénée, 1954. *De la connaissance historique*, Paris, Seuil.
- MÜLLER Bertrand (éd.) 1994-2003. FEBVRE Lucien et BLOCH Marc, *Correspondance*, Paris, Fayard, 3 volumes.
- NICOLET Claude, 1982. *L'Idée républicaine en France. Essai d'histoire critique*, Paris, Gallimard.
- NOIRIEL Gérard, 1990. « Naissance du métier d'historien » in *Genèse. Histoire et sciences sociales*, 1. Repris dans Noiriél, 1996.
- NOIRIEL Gérard, 1996. *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin.
- « "L'Univers Historique". Une collection d'histoire à travers son paratexte (1970-1993) ».
- « Les Annales, le " non conformisme " et l'éternelle jeunesse ».
- NOIRIEL Gérard, 2005. *Les Fils maudits de la République. L'avenir des intellectuels en France*, Paris, Fayard.
- PAPPÉ Ilan, 1992. *The Making of the Arab-Israeli conflict*, New York, Saint Martin's Press, (trad. fr. 2000. *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe*, Paris, La Fabrique)
- PAPPÉ Ilan 2006. *The Ethnic Cleansing of Palestine*, Oxford, Oneworld.
- PROST Antoine, 1994. « Seignobos revisité », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 43.
- PASQUIER-LOUÉ Anne-Françoise et PICARD EMMANUELLE (dir.), sd. *Les historiens français : la construction d'une discipline académique (1800-2005)*, consultable sur : <http://www.inrp.fr/she/nhist/scripts/choix.php>
- PAXTON Robert O., [1973] 1997. *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, Seuil.
- REVEL Jacques, 1979. « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des Annales », *Annales. Économie. Sociétés. Civilisations*, 6.
- RIOT-SARCEY Michèle, BOUCHET Thomas et PICON Antoine (dir.), 2002. *Dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse.
- ROUSSO Henry, 1987. *Le Syndrome de Vichy : 1944-198...*, Paris, Seuil.
- STUDENY Christophe, 1995. *L'invention de la vitesse. France XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard.
- TACKETT Timothy, « La communauté scientifique américaine : un risque de désintégration ? » in Jean Boutier et Dominique Julia, 1995. *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement.
- TAINÉ Hippolyte, [1875-1893] 1986. *Les Origines de la France contemporaine*, Paris, Robert Laffont.
- THIESSE Anne-Marie, 1999. *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil.
- THOMPSON E. P., [1967], 2004. *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, Paris, La Fabrique.
- TRAVERSO Enzo, 2005. *Le Passé, mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique.
- WALCH Jean, 1978. « Romantisme et positivisme : une rupture épistémologique dans l'historiographie ? » in *Romantisme, Revue du dix-neuvième siècle*, vol. 8, 21.

WELZER Harald, 2006. Täter : wie aus ganz normalen Menschen Massenmörder werden, Francfort, S. Fischer, [trad. fr. 2007. Les exécuteurs : des hommes normaux aux meurtriers de masse, Paris, Gallimard.]

Notes

- 1 « Raul Hilberg », *Le Monde*, daté du 8 août 2007.
- 2 Pierre Rosanvallon, 1986. *Le Moment Guizot*, Paris, Gallimard.
- 3 Sur ces dernières, les réactions des historiens français, généralement favorables, comme Michelet, à l'unification allemande, que l'on peut considérer comme l'un des avènements historiques (au moins perçu comme tel), voir Digeon, 1959.
- 4 Voir Noiriel, 1996. « *Les Annales*, le “ non conformisme ” et l'éternelle jeunesse ».
- 5 On possède certes pour l'entre-deux guerres la thèse d'Olivier Dumoulin, 1983. *Profession historien, 1919-1939. Un « métier » en crise ?*, Thèse d'histoire, École des Hautes Études en Sciences Sociales ; mais il faut aussi, désormais, se référer à la base de données *Les historiens français : la construction d'une discipline académique (1800-2005)*, élaborée par Anne-Françoise Pasquier-Loué et Emmanuelle Picard (sous la responsabilité scientifique de cette dernière) ; consultable sur : <http://www.inrp.fr/she/nhist/scripts/choix.php>
- 6 C'est le reproche que l'on pourrait adresser au principal ouvrage de synthèse qui fait aujourd'hui autorité et qui vient d'être réédité en Folio-histoire : Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, [1999] 2002. *Les Courants historiques en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Armand Colin.
- 7 Marc Bloch [1941] 1974. Et Marc Bloch, 1946. *L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, avant-propos de G. Altman, Paris, Éditions Franc-Tireur. Ce dernier livre est écrit par Marc Bloch à chaud après la campagne de France et a été plus tardivement, dans les années 1980, largement convoqué par les partisans de l'histoire du temps présent. On sait par ailleurs, l'importance de la période contemporaine dans les Annales d'avant guerre, cf. François Dosse, 1987.
- 8 Sur l'évolution de la collection, voir Gérard Noiriel, « « L'Univers Historique ». Une collection d'histoire à travers son paratexte (1970-1993) » in Noiriel, 1996.
- 9 Le découpage thématique tranche sur les autres grandes synthèses et tente de refléter l'esprit des Annales (t.1 : *L'Espace français*, t.2 : *L'État et les pouvoirs*, t.3 : *L'État et les conflits*, t.4 : *Les Formes de la cultures*) ; les autres grandes synthèses sont généralement écrites par un seul auteur de grand renom : pour nous en tenir à la période contemporaine, François Furet pour le XIX^e siècle et Maurice Agulhon pour le XX^e siècle rédigent celle publiée par Hachette tandis que François Caron et René Rémond prennent en charge ces deux siècles chez Fayard.
- 10 Il y a bien ici une historiographie pré- et post-paxtonienne ; cf Robert O. Paxton, 1973. Lire surtout l'avant-propos de la seconde édition publiée en 1997.
- 11 Question fort complexe que celle du retour en force des discours mémoriels qui intervient après la décomposition du roman national dans laquelle beaucoup de facteurs entrent en jeu : renouvellement générationnel (une génération qui n'a pas connu la Seconde Guerre mondiale), fin de la décolonisation, partition de l'Europe dans la Guerre froide, lente construction d'une identité européenne, etc. Notons que c'est aussi à ce même moment que l'œuvre de Paul Ricoeur commence à être massivement investie par les historiens.
- 12 La publication du premier volume date de 1984 et le dernier de 1993.
- 13 Le cas savoureux de Jacques Julliard finement analysé par Noiriel mérite d'être lu avec attention.
- 14 Voir pour l'exposition des programmes Serge Berstein et Dominique Borne, 1996 ; et pour une critique de la pente patrimoniale, Patrick Garcia et Jean Leduc, 2003.
- 15 Cf. notamment sa monumentale biographie de Mussolini dont le premier volume paraît en 1965 (GENTILE, 2008).
- 16 Voir notamment les travaux de la nouvelle génération d'historiens allemands autour de Götz Aly. En 1998 ce dernier prit violemment à partie pendant l'Historikertag le vénérable historien Werner Conze qui travailla pour l'Office de sécurité du Reich et étudia les modalités de la germanisation de l'Europe centrale et orientale avant et pendant la guerre. Cf Götz Aly & Suzanne Heim, 1991, trad. fr. 2006. Et en dernier lieu : Harald Welzer, 2006, trad. fr. 2007.

Pour citer cet article

Référence électronique

Thomas Loué, « Du présent au passé : le temps des historiens », *Temporalités* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 09 juillet 2009. URL : <http://temporalites.revues.org/index60.html>

Thomas Loué

Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés contemporaines (CHCSC) — Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

Droits d'auteur

© Temporalités

Résumé / Abstract

Les historiens entretiennent un rapport étroit mais complexe avec le temps. Étroit puisque comme le souligne Marc Bloch, le temps constitue « le plasma » dans lequel baigne l'intelligibilité historique ; complexe car si le temps est objet de l'historien, il est aussi celui dans lequel baignent les historiens eux-mêmes. Dans le cadre de cette double problématique aussi large qu'englobante, on ne s'attache ici qu'à quelques aspects de la question en essayant de montrer tout d'abord comment le métier d'historien, en son sens moderne, est né avec puis s'est institutionnalisé dans un nouveau régime d'historicité à partir du début du XIX^e siècle. Ensuite comment le temps a pu devenir, notamment avec les deux premières générations des *Annales*, non seulement l'outil d'une valorisation disciplinaire mais aussi le garant de la domination de l'histoire sur des sciences sociales en voie d'affirmation. Enfin, comment depuis une vingtaine d'années, l'expérience sociale et professionnelle d'un nouveau rapport au temps, largement transformé par l'affirmation des questions mémorielles, questionne la pratique professionnelle des historiens autant que les modalités de leur insertion dans la société.

Mots clés : histoire, historien, historicité, mémoire, pratique professionnelle

From the present to the past: contemporary time and the historian's time

The way historians relate to time is both an intimate and a complex matter. Intimate because, as Marc Bloch said, time is the "plasma" that makes history comprehensible; complex because, though time is the object of history, the historians themselves are caught up in it. Of this double and problematic proposition, as broad as it is all-encompassing, we will only consider a few aspects: first, how as of the beginning of the 19th century, the modern way of conceiving the historian's task was born and became institutionalized in a new regime of historicity. We will then show how time was to become, especially with the two first generations of the *Annals*, not only a tool to enhance the discipline but also the guarantee that history as a discipline would dominate the other social sciences which were in the process of asserting themselves. Lastly, for about twenty years now, the social and professional experience of a new relation to time, considerably transformed by the importance taken by questions of memory, has opened new interrogations about the historians' professional practices as well as about their place in society.

Keywords : history, historian, historicity, memory, professional practice